

Françoise Guichard-Tesson

Chercheuse associée,
Katholieke Universiteit, Leuven

Natale Conti et les *Mythologiæ*,
sive explicationum fabularum,
libri decem (1583).

L'ancrage médiéval
d'une œuvre renaissante

La présence à l'UQAM d'un exemplaire des *Mythologiæ* de Natale Conti nous amène à situer l'œuvre dans la riche tradition mythographique dont elle est issue. En effet, les *Mythologiæ* constituent l'un des trois manuels mythographiques qui voient le jour en Italie au milieu du XVI^e siècle et sont appelés à connaître un succès considérable. C'est d'abord l'*Historia gentilium deorum* de Lilio Gregori Giraldi (Bâle, Oporinus, 1548). Vincenzo Cartari publie ensuite les *Imagini colla sposizione degli Dei degli Antichi* (Venise, Marcolini, 1556), qui s'attache essentiellement à la représentation des dieux. Enfin paraissent en 1567 les *Mythologiæ sive explicationum fabularum libri decem* de Natale Conti¹.

1. Sur l'ensemble de ces traités de mythographie, voir Jean Seznec, *La Survivance des dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1993 [1940], p. 269-299; Don

Ainsi, après un bref rappel de la tradition mythographique de l'antiquité tardive à Boccace, nous présenterons rapidement l'auteur. Cette étude s'intéressera ensuite à l'histoire des éditions et à la place de l'exemplaire de 1583 conservé à l'UQAM dans cette tradition, puis à la structure de l'ouvrage et aux intentions de l'auteur. Il conviendra enfin de se demander quelle lecture ont pu faire de cette somme les contemporains et les lecteurs des siècles suivants. Au fil du texte, nous en relèverons les éléments encore médiévaux, tout comme ce qui en fait une œuvre de la Renaissance.

Rappel des collections mythographiques, de l'antiquité tardive à Boccace

L'héritage est en effet considérable. Au cours des siècles, de nombreux ouvrages transmettront et commenteront la mythologie gréco-latine, notamment les *Mythologiæ* de Fulgence (fin V^e – début VI^e siècle), qui sera l'une des sources essentielles des premières collections mythographiques, notamment celles des deux premiers mythographes vaticans (VIII^e et X^e siècles)². Mais c'est surtout l'œuvre du troisième, également connu sous le nom d'Albricus ou Alberic de Londres³, qui fut considérablement utilisée par la suite parce

Cameron Allen, *Mysteriously Meant. The Rediscovery of Pagan Symbolism and Allegorical Interpretation in the Renaissance*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1970, p. 201-248; Hervé Campagne, *Mythologie et rhétorique aux XV^e et XVI^e siècles en France*, Paris, Champion, 1996, p. 167-194; Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán, « Los manuales mitológicos del Renacimiento », *Auster*, n° 3, 1998, p. 83-99; John Mulryan et Steven Brown [dir. et trad.], « Introduction », *Natale Conti's Mythologiæ*, Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2006, p. xxxi-xxxvi. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par la mention « Mulryan-Brown ».

2. Ainsi nommés parce que leurs œuvres sont regroupées dans un manuscrit conservé au Vatican (Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. lat. 3413). G.-H. Bode [dir.], *Scriptores Rerum Mythicarum Latini Tres Romæ Nuper Reperti*, Cellis, impensis E.H.C. Schulze, 1834 (rééd. Hildesheim, G. Olms, 1968), 2 vol.

3. Certains ont voulu reconnaître dans le troisième mythographe, Albricus, le philosophe anglais Alexandre Neckam. Curieusement, John Mulryan et Steven Brown semblent ignorer que le troisième mythographe vatican et Albricus se confondent : voir Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xxvi-xxviii.

qu'elle enrichissait notablement la matière. Par ailleurs, l'exégèse mythographique connaît un nouvel essor grâce à la littérature allégorique qui se développe autour des *Métamorphoses*, avec les commentaires d'Arnoul d'Orléans (c. 1175) et les *Integumenta Ovidii* de Jean de Garlande (1234), relayés au début du XIV^e siècle par l'immense poème anonyme de l'*Ovide moralisé* dont l'auteur déclare : « Tout est pour nostre enseignement », et par l'*Ovidius moralizatus*, XV^e livre du *Reductorium morale* (c. 1340) de Pierre Bersuire. Il lui adjoint en introduction dix-sept chapitres qui traitent de la forme des dieux, en s'inspirant de Pétrarque et, à travers lui, d'Albricus. Très rapidement, ce texte, privé de ses moralisations, circulera sous le titre *Libellus de deorum imaginibus* et sous le nom d'Albricus⁴.

Dès la fin du XV^e siècle, on commence à imprimer les mythographes anciens, mais ce sont essentiellement ceux que connaissait le Moyen Âge. Le traité d'Albricus et le *Libellus* connaîtront de nombreuses éditions au XVI^e siècle, de même que se multiplieront celles des *Ovides moralisés*.

Mais c'est l'œuvre de Boccace, le *De Genealogia deorum* (2^e moitié du XIV^e siècle), qui est le véritable chaînon rattachant Moyen Âge et Renaissance en matière de mythographie. Elle aussi largement tributaire de ces ouvrages, elle fera l'objet de nombreuses éditions et demeure, dans la première moitié du XVI^e siècle, surtout en Italie, la source essentielle de références. Ainsi Jean Seznec dit avec raison :

Tel qui croit retrouver le secret perdu de la sagesse antique revient à la doctrine abâtardie que les Pères avaient héritée des derniers défenseurs du paganisme; il se flatte de fouler

4. Le texte de Bersuire connut plusieurs avatars. Voir à ce sujet J. Engels, « Introduction » à l'édition critique de Petrus Berchorius, *Reductorium morale*, livre XV : *Ovidius moralizatus*, chap. I : « *De formis figurisque deorum* », Utrecht, Instituut voor Laat Latin der Rijksuniversiteit Utrecht, coll. « Werkmateriaal », 1966, p. II-XXIII; « Berchoriana I : notice bibliographique sur Pierre Bersuire », supplément au *Repertorium biblicum medii ævi*, *Vivarium*, vol. 2, 1964, p. 62-124, en particulier, p. 118-119. Les deux œuvres attribuées à Albricus seront regroupées dans certains manuscrits. Voir Jean Seznec, *op. cit.*, p. 204-209.

les traces de Platon, mais il suit les sentiers battus depuis Fulgence⁵.

Héritier de cet immense bagage culturel⁶, Natale Conti est aussi riche de toute une culture nouvelle. Ayant une bonne maîtrise du grec, il est, des trois grands mythographes italiens du XVI^e siècle, celui qui fournit le plus d'informations, et certains fragments d'ouvrages anciens ne nous sont parvenus qu'à travers les *Mythologiæ*.

L'auteur et son œuvre

On sait peu sur la vie de Natale Conti, également connu et répertorié sous les noms de Natali Conti, Natalis Comes, Comitum ou de Comitibus, Noël Le Comte⁷. Les seules informations dont on dispose sont fournies par l'œuvre elle-même; encore certaines sont-elles ambiguës et ont donné lieu à diverses interprétations. On s'accorde généralement à reconnaître qu'il naquit en 1520 à Milan. Toutefois, selon Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán, le texte même des *Mythologiæ* porte à croire qu'il serait né à Rome et que sa famille aurait émigré par la suite à Milan. Son père aurait quitté la cité pour Venise lors de la guerre entre François I^{er} et Charles Quint⁸. On lit dans l'édition de 1583 : « En effet, alors que j'étais tout jeune, je suis venu de Rome à

5. Jean Seznec, *op. cit.* p. 124.

6. Sur l'ensemble de la tradition mythographique, l'influence décisive de Boccace et les trois grands manuels mythographiques, voir article « Mythographie », *Dictionnaire des Lettres françaises, Le XVI^e siècle*, publié sous la direction du cardinal Georges Grete, Michel Simonin [dir.], Paris, Fayard, 1992, p. 872-882. Sur Natale Conti, voir p. 878-881.

7. Sur la vie de Conti, voir entre autres, *Biographie universelle ancienne et moderne*, t. 9, Paris, Michaud, 1813, p. 515-517; Jean Seznec, *op. cit.* p. 270-271; Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xii. Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán [dir. et trad.], *Natale Conti, Mitología*, Murcia, Université de Murcia, 1988, p. 7-10. La mise au point la plus complète figure dans Alberto M. Ghisalberti [dir.], *Dizionario biografico degli Italiani*, t. 28, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, 1983, p. 454-457. Désormais, les références à ce texte seront indiquées par mention *DBI*.

8. Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán, *op. cit.*, p. 8-9 et *art. cit.*, p. 94.

Insubria [duché de Milan], et de là à Venise avec mon père, de sorte que beaucoup ont cru que j'étais Vénitien⁹. » C'est là qu'il passa sans doute la plus grande partie de sa vie et qu'il entra en contact avec de nombreux lettrés, hommes politiques et ecclésiastiques auxquels il dédicacera ses œuvres. Il serait mort en 1582, sans doute à Venise¹⁰, mais cette date repose sur le seul fait que son œuvre historique, *Universæ historiæ sui temporis*, relate les événements jusqu'en 1581. Cependant, Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán font remarquer que dans l'édition de Lyon de 1602, la lettre dédicace adressée à Giambattista Campeggi par Natale Conti est datée de 1600, ce qui attesterait, selon ces spécialistes, qu'il aurait au moins vécu jusqu'à cette année-là¹¹.

La dédicace de la première édition au roi Charles IX suggère qu'il a eu des protecteurs en France. Ainsi il parle à plusieurs reprises du magistrat et diplomate Arnaud Du Ferrier (c. 1508-1585), « homme très brillant et très bon [...] doué des plus remarquables dons de l'esprit¹² »,

9. « Nam Roma in Insubriam, inde Venetias parvulus accessi[t] cum patre, quo accidit vt plerique me Venetum esse crediderint. » (Natale Conti, *Mythologiæ, sive explicationum fabularum, Libri decem : In quibus omnia propè Naturalis [et] Moralis Philosophiæ dogmata continentur. Eivsdem libri quatuor de venatione*, Paris, Arnold Sittard, 1583, III, 17, Q7^v, p. 254 [nous traduisons]. Désormais, la référence à cette édition des *Mythologiæ*, correspondant à l'exemplaire conservé à l'UQAM, sera indiquée par la mention « Conti »). Voir également la traduction de Mulryan-Brown, *op. cit.*, p. 212. La référence autobiographique est plus courte qu'elle ne l'était dans l'édition de Venise de 1567, où le texte, ambigu, peut faire penser que Conti parle de Milan plutôt que de Rome, comme dans un passage de ses *Historiæ*. Sur l'ensemble des allusions à sa naissance contenues dans son œuvre, voir Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xii-xiii.

10. Selon le *DBI*, qui indique néanmoins qu'il serait mort à Milan d'après certains biographes.

11. Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán, *op. cit.*, p. 9 et *art. cit.*, p. 94. Cette date se retrouve dans les deux éditions genevoises de la même année et figurera dans la plupart des éditions suivantes.

12. « vir clarissimus & optimus Renaldus FERRERIVS, comitiorum Parisiensium præses, omnibus egregiis animi dotibus ornatissimus. » (Conti, X, 3X5^v, p. 1066.) Sur Arnaud Du Ferrier, voir Edouard Fremy, *Un Ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III. Ambassades à Venise d'Arnaud Du Ferrier, d'après sa correspondance inédite (1563-1567, 1570-1582)*, Paris, Leroux, 1880, 426 p. A son retour en France, il embrassa sans doute le calvinisme et perdit sa place au Conseil du roi ainsi qu'une partie de sa fortune. Il devint ensuite garde des sceaux du jeune Henri de Navarre.

qui fut ambassadeur du roi à Venise. Il dédie un poème sur les saisons à Cosme de Médicis et une de ses traductions à Ferdinand I^{er}, frère de Charles Quint. En Italie, il semble avoir eu des relations privilégiées avec Giambattista Campeggi (1507-1583), évêque de Majorque, qui participa au Concile de Trente et finit ses jours retiré à Bologne¹³. Lui seront dédiées toutes les éditions des *Mythologiae*, à l'exception de la première et des éditions de Padoue de 1616 et de 1637. Conti s'adresse à lui au début de la plupart des livres¹⁴. Il fait également l'éloge de Valerio Faenzo qui fut grand inquisiteur à Venise à partir de 1566, auquel il a déjà envoyé des vers dont il cite un long extrait¹⁵. C'est à Du Ferrier et à Faenzo qu'il doit de s'être lancé dans cette entreprise, si l'on en croit ce qu'il dit à la dernière page : « Je l'avoue franchement : si je n'avais été encouragé par l'autorité de tels hommes, jamais je n'aurais publié cette œuvre... mais j'ai pensé qu'il serait sacrilège de ne pas obéir à leur volonté¹⁶. »

En cette époque troublée par le déchirement de la chrétienté, Natale Conti apparaît clairement du côté de l'Église catholique romaine et plusieurs passages des *Mythologiae* affirment clairement ses prises de position en faveur de celle-ci. Ainsi rappelle-t-il la phrase de Jean (10:18) et déplore-t-il les luttes qui divisent l'Église¹⁷. Il est intéressant

13. Sur Giambattista Campeggi, voir *DBI*, p. 445-449.

14. Voir, par exemple, Conti : I, 1, A1^r, p. 1; III, M4^v, p. 184; VI, 2M1^r, p. 545; VII, 2T6^v, p. 668; VIII, 3E6^r, p. 811; IX, 3N4^r, p. 935; X, 3S5^v, p. 1018.

15. Conti, « De Prometheo », IV, 6, X1^r, p. 321 : « ...in quibusdam carminibus, quæ misimus ad clarissimum virum Valerium Fænzum hæreticæ prauitatis Quæsitorem prudentissimum apud Venetos, & ob singulares animi sui dotes Romano Pontifici gratissimum. » (« ...dans des vers que nous avons envoyés au très illustre Valerio Faenzo, inquisiteur très sage contre le vice de l'hérésie à Venise, et homme très cher au Souverain Pontife de Rome, pour les dons exceptionnels de son esprit. » [nous traduisons]) Sur Valerio Faenzo, voir Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. XIV-XV.

16. Conti, X, 3X5^v, p. 1066 [nous traduisons] : « Fateor illud ingenue, quod nisi me tantorum virorum autoritas commouisset, nunquam eram ista in lucem emissurus... sed tantorum virorum voluntati non parere nefas putauit. »

17. Conti, « De Prometheo », IV, 6, X1^r, p. 321 : « eritque omnibus gentibus vnus Deus, vna religio, vnus ritus, vnus pastor, vnum ovile. Verum ob has fallacias sub forma religionis latentes & bella intestina, & cædes, & calamitates e coelo, &

de noter qu'il publie néanmoins chez André Wechel, qui a quitté la France après s'être converti à la Réforme.

Natale Conti a laissé une œuvre abondante qui témoigne de ses qualités d'humaniste. Outre le *De Venatione* publié avec les *Mythologiæ*, il a composé de nombreuses traductions du grec au latin, ainsi que des œuvres poétiques, écrites en grec et en latin. L'autre œuvre majeure, *Universæ historiæ sui temporis*, deux fois plus longue que les *Mythologiæ*, relate les événements qui marquèrent l'Europe entre 1545 et 1581. La première édition complète fut publiée en 1581¹⁸.

Les *Mythologiæ* : histoire des éditions

Entre l'*editio princeps* de 1567 parue à Venise¹⁹ et les éditions de Genève parues en 1653, les *Mythologiæ* ont connu au moins vingt-cinq éditions en latin, ce qui atteste le succès durable de l'œuvre. Le livre conservé à l'UQAM [cote : YBL46] appartient à la troisième édition, imprimée à Paris par Arnold Sittard en 1583.

La première édition (Venise, 1567) était dédiée au roi de France Charles IX. Mais dès les éditions suivantes, en 1581, une nouvelle

perpetuæ animorum curæ oriuntur, et orientur in posterum, donec hæ avaritiæ radices in animis hominum insidebunt. » (« toutes nations n'auront qu'un Dieu, qu'une religion, qu'une mesme façon de le servir, qu'un pasteur, qu'un troupeau. Mais à cause des tromperies & des abus qui se couvrent du manteau de religion, s'ensuivent des guerres civiles, des meurtres & massacres, des calamitez du Ciel, & des sollicitudes qui perpetuellement assiegent l'esprit, & dureront tandisque cette maudite avarice sera enracinee es cœurs des hommes. » [traduit par Jean de Montlyard, revu par Jean Baudouin, Paris, Chevalier, 1627, réimp. New York et Londres, Garland, 1976, p. 309])

18. Sur le détail de ces œuvres, voir *DBI*, p. 454-456; Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xvii-xxi.

19. Mulryan-Brown (« Appendix », *op. cit.*, p. 937-938), Charles W. Lemmi (*Classical Deities in Bacon: A Study in Mythological Symbolism*, Baltimore, John Hopkins Press, p. 1), Jean Seznec (*op. cit.*, p. 268, 327) et d'autres auteurs à leur suite font remonter la première édition à 1551. Dans leur traduction, Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Álvarez Morán ne remettent pas en question l'existence de cette édition, mais dans leur article de 1998, elles suggèrent que cette édition serait passée inaperçue, alors que celle de 1567, dédiée à Charles IX, marquerait

dédicace est adressée à Campeggi. Conti se justifie de ce changement en remarquant que le tumulte des guerres de religion a pu détourner l'attention du roi vers d'autres préoccupations que les belles-lettres²⁰. Après la mort de Charles IX, il se tourne vers Campeggi qu'il loue pour sa « noblesse et sa vertu admirables dans toutes [ses] paroles et [ses] actions²¹ ». Cette dédicace se retrouvera dans la plupart des éditions subséquentes.

Deux éditions voient le jour en 1581 et sont les dernières à être réalisées avant la mort de l'auteur. Celle de Venise (parue chez Comin da Trino) a donné lieu à des révisions substantielles : des chapitres ont été ajoutés (15 et 16 du livre I, 20 à 25 du livre VIII), ainsi que beaucoup de nouvelles citations du grec et du latin; d'autres sont amplifiées. De plus, au texte des *Mythologiæ* s'ajoutent désormais les quatre livres du *Traité sur la chasse* du même auteur. Elle s'enrichit également de deux nouveaux index²². Celle de Francfort, première édition in-8°, imprimée par André Wechel, présente, outre les additions précédentes, les notes

le début du succès de l'œuvre (Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Alvarez Morán, *op. cit.*, p. 11 et *art. cit.*, p. 95). Mais selon Barbara Carman Garner, il s'agit d'une édition « fantôme » (Barbara Carman Garner, « Francis Bacon, Natalis Comes and the Mythological Tradition », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 33, 1970, p. 264-291 et p. 264, n. 3). John Mulryan, quant à lui, parle de *mythical edition* et note que l'erreur figure déjà dans des ouvrages plus anciens (John Mulryan, *Natalis Comes' Mythologiæ: its Place in the Renaissance Mythological Tradition and its Impact upon English Renaissance Literature*, thèse de doctorat, Université du Minnesota, 1969, p. 206-207). Voir aussi Don Cameron Allen, *op. cit.*, p. 227, n. 86 : « I have never been able to find anything earlier than the edition of 1568. » (« Je n'ai jamais pu rien trouver qui soit antérieur à 1568. » [nous traduisons]) L'erreur est en effet déjà présente dans la *Biographie universelle ancienne*, *op. cit.*, p. 516. On notera qu'elle figure encore dans le livre d'Eliott M. Simon, *The Myth of Sisyphus. Renaissance Theories of Human Perfectibility*, Madison, Fairleigh Dickinson Press, 2007, p. 98. Peut-être s'explique-t-elle par le fait que paraît en 1551 le traité *De Venatione* (Venise, Alde) qui, à partir de 1581, sera imprimé à la suite des *Mythologiæ*. Signalons également que la liste des éditions donnée par Jean Seznec (*op. cit.*, p. 327) est incomplète.

20. Nous résumons le passage suivant : « Sed bellici tumultus de religione in vniuersa prope Gallia insurgentes ita illum Regem vexarunt dum imprimerentur, ut ad quiduis potius, quam ad literarum cognitionem oculos detorquere liceret. » (Conti, *2^v)

21. « admirabilem magnificentiam ac bonitatem in omnibus dictis factisque tuis. » (Conti, *3^v [nous traduisons])

22. Villes et lieux; plantes et animaux; voir note 118.

de Friedrich Sylburg sur la mythologie, à la fin de l'ouvrage. Dans une lettre au lecteur qui précède ces notes, Wechel loue le travail de Sylburg, qui a contribué à améliorer la qualité du texte offert par les éditions de Venise, avec l'aide du relecteur d'épreuves Johannes Obsopoeus²³.

L'édition parisienne de 1583 est due au libraire Arnold Sittard, qui exerça à Paris de 1581 à 1605. Originaire de Cologne, il épousa la fille du libraire Guillaume Cavellat. Membre de la Ligue, il fut emprisonné en 1590-1591 pour abus de pouvoir, extorsion de fonds et usage de faux. Bien que condamné à neuf ans de bannissement par le Parlement, il semble avoir continué à exercer son métier²⁴.

Cette édition peut suivre l'une ou l'autre de celles de 1581, mais la présence des notes de Sylburg²⁵, qui proposent des corrections et qui apparaissent pour la première fois dans l'édition de Francfort de 1581, incite à penser que l'édition parisienne a suivi cette dernière. Il faut noter que si la page de titre indique 1583, le colophon, lui, est daté de 1582. Le livre de Geoffroy Linocier intitulé *Mythologia Musarum* y apparaît pour devenir partie intégrante de l'apparat critique qui ne cesse de s'amplifier dans les éditions postérieures. La page de titre insiste sur la qualité du travail présenté puisque, outre la révision et l'enrichissement récents de l'œuvre, réalisés par l'auteur en personne, tout a été revu

23. Sur cette édition, voir Mulryan-Brown, « Appendix », *op. cit.*, p. 938-939. Sur André Wechel et Friedrich Sylburg, voir Janick Auburger et Geneviève Proulx, « Les historiens anciens à l'UQAM. Quelques études de cas », Brenda Dunn-Lardeau et Johanne Biron [dir.], *Le Livre médiéval et humaniste dans les Collections de l'UQAM*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », 2006, p. 117; Geneviève Proulx, « Francfort et Anvers. André Wechel et les imprimeurs français à Francfort », *ibid.*, p. 183; Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xlv, n. 124-125. Sur Obsopoeus, voir *ibid.*, n. 126. Voir aussi, dans la *Biographie universelle ancienne et moderne*, *op. cit.* : sur Sylburg : vol. 40, p. 508-509; sur Wechel : vol. 44, p. 419; sur Opsopoeus : vol. 31, p. 303-304.

24. Sur Arnold Sittard, voir Jean-Dominique Mellot et Élisabeth Queval, avec la coll. d'Antoine Monaque, *Répertoire d'imprimeurs/libraires (vers 1500-1810). Nouvelle mise à jour*, Paris, BNF, 2004, n° 4574, p. 507.

25. Conti, 3&3^r-3&4^v, p. 1105-1108.

par Linocier, qui semble avoir participé au travail d'édition²⁶. Dans sa lettre-dédicace, Linocier ne mentionne aucune édition antérieure des *Mythologiae* et affirme qu'il a achevé son propre traité quelques mois plus tôt, à la demande pressante de ses amis et de sa famille, juste à temps pour l'impression²⁷.

Il n'empêche que dans l'édition suivante d'André Wechel (Francfort, 1584), une lettre au lecteur des héritiers de Wechel dénonce l'édition de 1583 pour ses nombreuses erreurs et compare Sittard à un voleur pillant dans les champs et prenant les fruits du travail de Wechel pour se les approprier²⁸. Toutefois, la présence du traité de Linocier indique que, sans le reconnaître, les éditeurs de l'édition de Francfort (1584) ont utilisé l'édition de Paris²⁹. Ils cherchent à établir la supériorité de leur édition en joignant une lettre de Conti à André Wechel, datée du 3 décembre 1581 : « Egregio ac præstanti viro, D. Andreae Wechelo, amico meo carissimo³⁰ », peut-être les derniers mots de Conti qui furent publiés. Il y remercie Wechel de la diligence avec laquelle il a publié les *Mythologiae*. Il loue particulièrement Friedrich Sylburg d'avoir corrigé des lectures erronées du grec³¹ et, dans un cas, d'avoir correctement attribué à l'*Iliade* d'Homère une citation que Conti lui-même n'avait pu identifier. Il s'excuse de ses propres erreurs et encourage Wechel

26. Comme l'indique le passage suivant : « Omnia præter nuperrimam ipsius Auctoris recognitionem & locupletationem, Opera & labore Geofredi Linocerii Viuariensis recognita. » (Conti, page de titre, *1')

27. Cette lettre, datée de 1582, est placée en tête de l'ouvrage (Conti, *2^v) : « Clarissimo et illustro viro DD De Gadaigne, antistiti meritissimo & Reginae matris consiliario Geofredus Linocerus S. D. » (« Geoffroy Linocier, au très noble et très illustre DD De Gadaigne, prélat très méritant et conseiller de la Reine mère. » [nous traduisons])

28. Natale Conti, *Mythologiae, sive explicationum fabularum, Libri decem*, Francfort, André Wechel, 1584, π1^v. Sur l'édition de Wechel, voir Mulryan-Brown, « Appendix », *op. cit.*, p. 942-943.

29. *Ibid.* La page de titre indique : « addita mythologia musarum, a Geofredo Linocero vno libello comprehensa » (« avec la mythologie des muses, réunie en un petit livre par Geoffroy Linocier » [nous traduisons]).

30. *Ibid.*, π8^v [nous traduisons] : « À André Wechel, homme éminent et remarquable, mon très cher ami ».

31. Voir *ibid.*, la page de titre : « nunc recens à F. S. multis et foedis mendis expurgata » (« maintenant débarrassé récemment de fautes nombreuses et honteuses par F.S. » [nous traduisons]).

à les corriger pour la postérité. Il compare les éditions de Wechel avec celles de Venise, mais il évite avec tact de prendre parti pour les unes ou les autres³². Cette édition servira de base pour plusieurs des éditions ultérieures.

Les éditions successives ne cessent de s'enrichir de nouveaux textes. On voit ainsi apparaître dans les éditions de 1602 des extraits du premier syntagme de l'*Historia gentilium deorum* de Lilio Gregori Giraldi. L'édition Tozzi (Padoue, 1616) qui ajoute également quelques exemples de fables empruntées aux *Métamorphoses* d'Ovide ainsi que des résumés des différents livres de cet ouvrage, est, quant à elle, la première édition illustrée. Les illustrations, très nombreuses, sont en fait empruntées à l'édition des *Imagini* de Vincenzo Cartari; privées de leurs légendes, elles sont placées dans les chapitres pertinents, mais ont souvent peu de rapports avec le texte. Ainsi se trouvent associés dans un même volume les trois grands traités mythographiques de la Renaissance. Ces illustrations seront reproduites dans l'édition de Padoue de 1637³³.

Le succès de l'œuvre à la fin du siècle est également attesté par les éditions successives de la traduction française de Jean de Montlyard : publiée une première fois à Lyon en 1600, elle sera rééditée en 1604, 1607 et 1612³⁴. Cette traduction sera revue et augmentée par Jean

32. *Ibid.*, π8^v : « Neque minus sane cupio Germanorum quam Italarum commoda, quæ mihi gratissima & optatissima semper euenient. » (« Et assurément, je n'apprécie pas moins les améliorations des Allemands que des Italiens, que je recevrai toujours comme très précieuses et très souhaitées. » [nous traduisons])

33. Sur les éditions de 1602 et 1616, voir Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xliv et n. 127; « Appendix », p. 945-948 et 951-952. Sur l'édition de 1637, voir *ibid.*, p. 953-954. On notera que les deux éditions illustrées de Padoue sont les seules éditions in-4° en dehors de l'*editio princeps* de 1567. La bibliothèque de l'UQAM possède un exemplaire de la réimpression de l'édition de Padoue de 1616 : Natale Conti, *Mythologiæ*, notes introductives par S. Orgel, New York, Garland, 1979, 614 p.

34. Noël Le Comte, *Mythologie c'est à dire : explication des fables; contenant les analogies des dieux, les cerimonies de leurs sacrifices, leur gestes, adventures, amours et presq[ue] tous les preceptes de la philosophie naturelle, & morale / extraite du latin de Noel Le Comte; & augmentee de plusieurs choses qui facilitent l'intelligence du sujet par I.D.M.*, traduit par Jean de Montlyard, Lyon, Paul Frelon, 1600 [rééd. en 1604, 1607 et 1612 (cette dernière édition est « illustrée de figures ») et à Rouen en 1611].

Baudouin en 1627. Outre les sommaires qui précèdent chaque livre, il donne dans la préface une présentation de l'ensemble, analysé comme l'illustration des trois sortes de vie présentées dans le jugement de Pâris³⁵.

Le texte des *Mythologiæ* : structure et exhaustivité

Ne choisissant ni l'approche généalogique de Boccace, ni l'approche étymologique et historique de Giraldi, auxquels il a néanmoins emprunté, ni la perspective iconographique de Cartari, Conti choisit de répartir les mythes en fonction de thématiques annoncées par les titres des chapitres. L'ouvrage se compose de dix livres. Le premier, qui comporte dix-neuf chapitres, est consacré à des réflexions générales sur les dieux et les mythes. La matière mythographique proprement dite est répartie dans les livres II à IX. Nous en donnons ci-dessous les titres tels qu'ils figurent dans la traduction française de Montlyard et Baudouin (1627)³⁶ :

35. Noël Le Comte, *Mythologie, ou Explication des fables, œuvre d'éminente doctrine, & d'agréable lecture. Cy-devant traduite par J. de Montlyard. Exactly revuee en cette dernière édition, & augmentée d'un Traitté des Muses; de plusieurs remarques fort curieuses; de diverses moralitez touchant les principaux dieux; et d'un Abbrégé de leurs images, par J. Baudouin*, Paris, chez Pierre Chevalier et Samuel Thiboust, 1627, 1114 p. Sur les traductions des *Mythologiæ*, voir John Mulryan, « Translations and Adaptations of Vincenzo Cartari's *Imagini* and Natale Conti's *Mythologiæ*: The Mythographic Tradition in the Renaissance », *Canadian Review of Comparative Literature*, vol. 8, n° 2, 1981, p. 272-283, en particulier, p. 280-282 ; Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xlv-xlvi. Curieusement, Mulryan fournit, dans son article et dans son livre, des indications contradictoires concernant la dernière traduction française des *Mythologiæ* revue par Jean Baudouin : l'article (John Mulryan, *op. cit.*, p. 280, n. 22) donne : Lyon, 1627; le livre (Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xlv-xlvi) donne : Paris, 1637. Les recherches effectuées sur Worldcat nous portent à croire qu'il s'agit en réalité de Paris, 1627. La description donnée par Mulryan-Brown (« Introduction », *op. cit.*, p. xlv, n. 130) se trouve en fait après la page de titre, au centre d'une page richement illustrée.

36. Ces titres respectent la structure de l'édition de 1581. Nous emprunterons désormais nos citations à la traduction de Jean de Montlyard, revue par Jean Baudouin (Paris, Chevalier, 1627 [réimp. New York et Londres, Garland, 1976, 1095 p.]), toutes les fois qu'elle se révélera assez fidèle au texte latin. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par la mention « Baudouin ». Les extraits latins seront présentés en note d'après le texte de l'exemplaire de 1583 conservé à l'UQAM.

- L. II : « D'un seul Dieu, principe & Createur de toutes choses³⁷. »
- L. III : « De ce que les Anciens ont creu touchant les Enfers³⁸. »
- L. IV : « Pourquoy les Anciens ont creu que Lucine assistoit aux femmes en leurs accouchemens³⁹. »
- L. V : « Des causes pour lesquelles les Anciens instituerent les jeux publics⁴⁰. »
- L. VI : « Que nous ne devons point murmurer contre Dieu, si nous luy demandons quelque chose qu'il ne nous vueille accorder⁴¹. »
- L. VII : « Que les hommes Illustres ont acquis la gloire avecque raison, pour avoir obligé le public⁴². »
- L. VIII : « Comme quoy la multitude des Dieux des Anciens se peut sagement rapporter à un seul Dieu⁴³. »
- L. IX : « Combien sagement les Anciens ont introduit leur Religion, les honneurs de leurs Prestres, & le lieu des Enfers⁴⁴. »

Le dernier livre, quant à lui, intitulé « Que tous les preceptes de philosophie s'enseignoient jadis par les Fables⁴⁵ », se présente comme un sommaire de l'ensemble, ainsi que l'annonce la traduction française, qui fait précéder le titre de l'indication : « Où se voit un Sommaire

37. Baudouin, p. 73 : « De uno rerum omnium principio et autore Deo. » (Conti, II, E5^v, p. 74)

38. Baudouin, p. 177 : « Quam præclare dicta de inferis excogitata sint ab antiquis. » (Conti, III, M4^v, p. 184)

39. Baudouin, p. 271 : « Cur Lucinam parturientibus præfectam antiqui putar[i]nt. » (Conti, IV, S6^v, p. 284)

40. Baudouin, p. 397 : « Cur Olympica, aliaque certaminum genera fuerint instituta. » (Conti, V, 2C8^v, p. 416)

41. Baudouin, p. 535 : « Quod æquo animo ferendum est siquid a Deo impetrare non possumus. » (Conti, VI, 2M1^r, p. 545)

42. Baudouin, p. 667 : « Quam iuste et utiliter viri illustres gloriam sint consecuti. » (Conti, VII, 2T6^v, p. 668.)

43. Baudouin, p. 837 : « Quam sapienter Deorum multitudido antiquorum ad vnum Deum referatur. » (Conti, VIII, 3E6^r, p. 811)

44. Baudouin, p. 953 : « Quam sapienter religionem, et sac[e]rdotum honores, et inferorum locum introduxerint antiqui. » (Conti, IX, 3N4^r, p. 935)

45. Baudouin, p. 1041 : « Quod omnia philosophorum dogmata sub fabulis continebantur. » (Conti, X, 3S5^v, p. 1018)

particulier de toutes les Fables qui ont esté cy-devant exposees en general⁴⁶. »

Les livres II à X sont constitués de chapitres — entre seize et vingt-six — consacrés à un dieu, à un héros ou à un lieu mythologique, qui forment autant de petits traités indépendants. Au terme de l'ouvrage, ce sont donc exactement cent cinquante-cinq dieux et sujets mythologiques qui auront été passés en revue. Certes, l'auteur se dit conscient que, face à la multitude de dieux, il est impossible de rapporter toutes les fables qui les concernent :

Qui voudroit entreprendre de ramener à bonne fin tout ce que les Anciens ont escrit de leurs Dieux, autant vaudroit qu'il entreprist de conduire à bon port & sans aucune perte tous les vaisseaux qui font voile en quelque part que ce soit⁴⁷.

Néanmoins, il manifeste à plusieurs reprises son souci d'exhaustivité. C'est ainsi qu'il déclare : « Voilà presque tous les contes que les Anciens nous ont laissez touchant Apollon⁴⁸. » Il s'engage à mettre tous ses efforts « pour que les omissions des anciens quant à la dite matiere, ou ce qui pour le moins n'est parvenu jusques à nous, soit en bons termes et clairement exposé⁴⁹ » à ses lecteurs.

Conti offre toute la gamme des informations et des histoires présentes dans les différentes traditions, en s'appuyant sur de très nombreuses citations issues de la littérature gréco-latine. Ce sont ainsi plus de quatre

46. *Ibid.*

47. Baudouin, I, 7, p. 15 : « Qui enim omnia quæ de Diis ab antiquis dicta fuerunt, ad optimum finem se deducturum putarit, idem speret se omnia nauigia, quæ vbique nauigant, sine vlla jactura in portum posse perducere. » (Conti, I, 7, A8^r, p. 15)

48. Baudouin, IV, 11, p. 342 : « Atque hæc ea sunt fere, quæ de Apolline fabulose tradita sunt ab antiquis. » (Conti, IV, 10, Z5^v, p. 362) De même à propos de Vénus : « Atque hæc ea fere sunt, quæ de Venere ab antiquis scriptoribus tradita sunt. » (Conti, IV, 13, 2B4^v, p. 392)

49. Baudouin, I, 1, p. 2 : « Quæ cum ita sint, ego dabo operam pro viribus, quantum mihi a diuina bonitate concedetur, vt illa quæ ab antiquis scriptoribus in hanc cognitionem prætermisssa fuerunt, aut certe ad nos non peruenerunt, conspicua sint scripta nostra legentibus. » (Conti, I, 1, A1^v, p. 2)

cents auteurs et plus de quatre mille citations qui apparaissent au fil des pages. Les auteurs grecs sont ceux qu'il cite le plus souvent, et le texte grec est toujours suivi d'une traduction latine, qui respecte le type du mètre lorsqu'il s'agit de poésie : illustration de la parfaite maîtrise de l'auteur en ce domaine⁵⁰. Pour faire face à l'hétérogénéité des filiations, des épithètes et des histoires relatées, Conti reprend l'idée, présente chez bien des auteurs et des mythographes, qu'un même nom recouvre plusieurs personnages. Ainsi Cicéron fait état de trois Jupiter et notre auteur est même porté à croire « qu'il y ait eu quelque autre Jupiter outre ces trois⁵¹ ». Il y aurait également, selon certains, plusieurs Vénus, filles de divers parents. Cicéron en mentionne quatre et Pausanias, trois — Céleste, Commune, Apostrophie —, tandis que Platon s'en tient à deux, ce qui entraînera la distinction entre autant de Cupidon!⁵²

Bien que Conti s'efforce de recueillir tous les renseignements pertinents sur un sujet donné, le manque d'*autorités* peut parfois le réduire au silence... C'est alors que son propos tourne court. Il commence par exemple le chapitre consacré aux Satyres en affirmant :

Je n'ay point encore rencontré d'ancien autheur digne de créance, qui ait exposé l'origine & la race des Satyres; ny de quels parents ils sont engendrez; ny où, et quand ils ont commencé d'estre, ny pourquoy l'Antiquité les a tenus pour Dieux, & confesse librement que je n'en puis moy-mesme trouver la cause⁵³.

Disposant de peu de matériaux fiables, il se contentera d'expliquer brièvement les quelques informations glanées.

50. Voir, à ce sujet, Mulryan-Brown, « Introduction », *op. cit.*, p. xxii-xxiii.

51. Baudouin, II, 2, p. 82 : « quare adductus sum vt alium fuisse Iouem etiam præter hos crediderim. » (Conti, II, 1, F2^r, p. 83)

52. Sur Vénus, voir Baudouin, IV, 14, p. 361-362; Conti, IV, 13, 2A6^v, p. 380 : « Venus Coelestis, Popularis, Apostrophia ». Sur Cupidon, voir Baudouin, IV, 15, p. 383; Conti, IV, 14, 2C1^r, p. 401 et 2C2^v, p. 404.

53. Baudouin, V, 8, p. 442 : « Satyrorum origo quæ fuerit, aut e quibus parentibus fuerint geniti, vel vbi, vel quando esse coeperint, vel qua de causa fuerint Dii habiti ab antiquis, neque in quemquam antiquorum scriptorum fide dignum incidi, qui explicauerit, neque ipse excogitare potui. » (Conti, V, 7, 2F5^r, p. 457)

L'organisation des chapitres

Les chapitres sont de longueur très inégale. Celui qui est consacré à Hercule, relatant en particulier l'ensemble de ses travaux, occupe une vingtaine de pages, tandis que deux ou trois pages seulement sont consacrées à des divinités secondaires. Ils sont presque toujours clairement organisés en deux parties. La première, la plus longue, accumule les informations recueillies à propos de la généalogie (parents, frères et sœurs, enfants) avant de relater les histoires qui concernent le personnage. Seront également examinés la manière dont ils sont représentés, les différents noms qui lui sont donnés, ainsi que l'origine du ou des noms. Conti passe ensuite à l'interprétation par une formule de transition stéréotypée, comme le montrent les quelques exemples suivants :

Or apres avoir sommairement exposé les gestes de Saturne, voyons ce que les Anciens ont caché sous tels contes⁵⁴.

Voilà quant aux Fables qui concernent la Lune; il faut en peu de paroles exposer ce que les Anciens ont entendu par elles⁵⁵.

Voilà quant aux fables que nous trouvons touchant Minerve. Il reste maintenant à voir ce que les Anciens nous ont voulu apprendre par telles faintises⁵⁶.

Bien qu'elle soit pour lui l'essentiel, cette deuxième partie est moins longue puisque Conti ne retient de l'exposé précédent que ce qui lui paraît digne de commentaires. Cette organisation entraîne d'inévitables répétitions dont il est conscient⁵⁷.

54. Baudouin, II, 3, p. 116 : « Sed post res a Saturno gestas ita summatim explicatas, quam sententiam occultauerint antiqui sub hiis narrationibus inuestigemus. » (Conti, II, 2, H5^r, p. 121)

55. Baudouin, III, 18, p. 246 : « Ac de his quæ fabulose de Luna dicta fuerunt, satis dictum est. Nunc ex illis sententiam sapientum explanemus. » (Conti, III, 17, R2^r, p. 259)

56. Baudouin, IV, 6, p. 292 : « Atque tot de iis quæ fabulose dicta fuerunt de Minerva, dicta sufficiant. Nunc reliquum est, vt quid per hæc fabulosa significare voluerint antiqui, perquiramus. » (Conti, IV, 5, T8^v, p. 304)

57. À propos de Jupiter, voir Conti, II, 1, G5^r, p. 105 : « rem, vt par est, ab initio repetentes » (« répétant la chose telle quelle, depuis le commencement. » [nous traduisons]) Le traducteur n'a pas retenu ce commentaire.

Mais Conti n'est pas un commentateur dénué d'esprit critique, comme le montre le choix même des éléments retenus pour le commentaire. Même dans la première partie, il émet des jugements et ne se contente pas d'énumérer des renseignements souvent contradictoires. Il juge ainsi que l'étymologie proposée pour Saturne (*Satur annis*) n'est pas pertinente. Quant à celle proposée pour *kronos*, « qu'y a-t-il de plus ridicule que cette etymologie?⁵⁸ » Son commentaire n'est pas dénué d'ironie envers ceux qui proposent de telles absurdités. De façon plaisante pour un lecteur moderne, il repousse l'idée de Xénophane que la lune serait habitée et contiendrait beaucoup de villes et de montagnes :

Quant a moy, j'estime que ce qui luy a faict tenir ce propos, c'est d'autant qu'es villes bien peuples il y a beaucoup de gens qui ont l'esprit si fretillant, qu'ils ne demandent qu'à remuer mesnage, de mesme en prend il à la Philosophie : car il y en a qui pour monstres qu'ils n'ignorent rien, y introduisent de nouveaux monstres, pour dire qu'ils ont inventé quelque chose⁵⁹.

Quant aux Champs Élysées, « ce ne sera pas peine perdue de rechercher où ils étaient situés⁶⁰ ». Ainsi il commente ses choix et indique ses préférences.

Découvrir les vérités cachées

C'est en philosophe que Conti aborde les anciens mythes. Pour lui, en effet, « ces histoires contiennent tous les enseignements de

58. Baudouin, II, 3, p. 115 : « aut male ficta est & ridicula hæc etymologia [...] qua etymologia quid magis ridiculum est? » (Conti, II, 2, H5^r, p. 121)

59. Baudouin, III, 17, p. 245 : « Ego sane illam causam fuisse censeo, cur is eam sententiam introduxerit : quia sicut in frequentissimis ciuitatibus multi sunt rerum nouarum cupidi, ita in philosophia contingit; nonnulli enim ne nihil scisse videantur, aliqua noua monstra in philosophiam introducunt, vt alicuius rei inventores fuisse appareant. » (Conti, III, 16, R1^r, p. 257)

60. Baudouin, III, 20, p. 257 : « Sed antequam ad coetera pergamus, videbimus operæ præcium facturi si perquiramus vbi fuisse dicantur campi Elysii, quoniam apud inferos non esse videbantur, cum purgatæ animæ eo transmitterantur. » (Conti, III, 19, R8^r, p. 271)

la philosophie⁶¹ ». Cette idée est réexprimée par le titre du livre X — « Que tous les preceptes de philosophie s’enseignoient jadis par les Fables⁶² » — et par le préambule qui suit : après toutes les explications fournies, dit l’auteur, il est désormais évident « que toute la doctrine des anciens qui concerne tant la congnoissance des choses naturelles, comme l’institution des bonnes moeurs, estoit jadis affeublée d’envelopes fabuleuses⁶³ ». Depuis l’aube des temps, les anciens sages ont choisi ce revêtement mythologique pour deux raisons complémentaires :

partie afin que le peuple grossier & ignorant, qui la pourroit plustost tourner en mocquerie, que la savourer, n’en fust participant, partie aussi pour faire que prenant goust aux preceptes de la science, l’on s’abruvast avec quelque admiration des secrets qu’ils contenoient⁶⁴.

C’est ainsi que les Égyptiens, désireux de préserver les mystères de leur religion, « ont enseigné la doctrine & connoissance des choses saintes par lettres et marques hiéroglyphiques⁶⁵ ». Le hiéroglyphe, qui demande à être déchiffré, devient donc l’exemple par excellence de cette double entreprise qui consiste à voiler les vérités essentielles pour que seuls ceux qui en sont dignes puissent, à force de travail, en pénétrer le sens. De même, la fable est le voile sous lequel les philosophes s’efforcent de retrouver les vérités cachées. Comme ses prédécesseurs médiévaux,

61. Baudouin, I, 1, p. 1 : « vniversa philosophiæ præcepta sub his ipsis fabulis antiquitus continebantur. » (Conti, I, 1, A1^r, p. 1)

62. Baudouin, X, p. 1041 : « Quod omnia philosophorum dogmata sub fabulis continebantur. » (Conti, X, 3S5^v, p. 1018)

63. Baudouin, X, p. 1041 : « Manifestum esse ducimus ex iis, quæ hactenus explicata fuerunt [...] omnia priscorum instituta tum ad cognitionem rerum naturalium, tum etiam ad rectorum morum rationem pertinentia, fuisse ab antiquis sub fabulosis integumentis occultata. » (Conti, X, 3S5^v, p. 1018)

64. Baudouin, VI, 9, p. 593-594 : « Verum cum sapientes antiqui philosophiam magnificarent, partim ne in vulgus rude manaret, partim vt sapientiæ præcepta cum suauitate & rerum admirabilium admiratione imbiberentur, naturæ aut disciplinæ secreta sub variis fabularum figmentis occultarunt, non minus quam Ægyptii sub Hieroclyphis scientiam, rerumque sacrarum disciplinam tradiderunt. » (Conti, VI, 8, 208^v-209^r, p. 592-593)

65. *Ibid.* Sur l’utilisation des hiéroglyphes, voir aussi Conti, X, 3S7^v, p. 1022 et Baudouin, p. 1045.

Conti a souvent recours aux mots *integumentum* et *involucrum*⁶⁶ pour désigner ces « enveloppes & couvertures », termes employés dans la traduction française. D'un côté, tout un champ lexical sert à désigner ces secrets et mystères, obscurs, profonds, cachés; d'autre part, un ensemble de termes servira à désigner l'entreprise de dévoilement qui est le propre du mythographe : dépouiller, dénuder, investiguer, etc.⁶⁷

On mesurera d'ailleurs ce qu'ont de paradoxales certaines des explications du mythographe puisqu'il s'agit tantôt de voiler, tantôt d'éclairer le sens caché. D'une part, il fallait éviter de révéler au « vulgaire » (*vulgus*) les merveilles de la philosophie qui, mal interprétées, risquaient de lui faire perdre sa religion et sa vertu. Mais c'était aussi une manière d'enseigner aux femmes et aux illettrés la religion et la crainte des dieux, car comment comprendraient-ils la nature de Dieu et comment préféreraient-ils l'honnêteté au vol et à la débauche, s'ils n'éprouvaient la crainte des dieux?⁶⁸ À défaut de les convaincre par des arguments, on s'efforça de les attirer par la douceur de la fiction; c'est pourquoi on inventa tant de fables⁶⁹.

Conti, feignant d'ignorer ses illustres devanciers, notamment Boccace et Giraldi qu'il exploite pourtant largement, s'étonne que personne n'ait entrepris d'élucider ces fables, faute de comprendre l'art de la mythologie :

66. Sur *integumentum* et *involucrum*, voir Jean Pépin, *Mythe et allégorie, les origines grecques et les contestations judéo-chrétiennes*, Paris, Etudes augustiniennes, 1976, p. 44-45; Hervé Campagne, *op. cit.*, p. 17-19, 81-83 et 177; Alastair Minnis, *Magister amoris: The Roman de la Rose and Vernacular Hermeneutics*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 82.

67. Voir les termes latins employés par Conti : « secreta, mysteria, obscura, occulta et ocultissima, altissima, etc./desnudare, explicare, inuestigare, etc. »

68. Nous reformulons le passage : « Cum enim turbæ fæminarum & imperitæ multitudini religio, & deorum metus, & fides, & probitas, & temperantia, esset in animis inserenda, qui neque Dei naturam intelligerent, neque integritatem rapinæ ac libidini sine aliquo Deorum metu anteponerent. » (Conti, I, 2, A2^r, p. 3)

69. Nous résumons le passage : « At quia viderent sapientes animos multitudinis apertis rationibus ad eruditionem non posse adduci, horum figmentorum suauitate illos ad se allegerunt, quæ sola causa fuit, cur tot postea fabulæ sint inuentæ. » (Conti, I, 9, B2^v, p. 20) Voir aussi *ibid.*, I, 19, E5^v, p. 74.

Quand je considere le proffit qui revient de la connoissance des anciennes Fables, jadis inferees par les Poëtes & Sages emmy leurs escrits, je le trouve si grand, que je ne sçache discours assez capable pour le bien & suffisamment exprimer : & m'estonne fort que personne d'entre les anciens Auteurs n'a jusques icy entrepris d'en expliquer les plus signalees⁷⁰.

Du moins n'en a-t-on atteint que « leur simple & plus grossiere escorce : c'est a dire une simple & commune exposition⁷¹ ». Mais personne n'a découvert « les plus creux & cachez secrets des Fables⁷² », personne n'a retiré des « sombres obscuritez d'icelles, les enseignemens de Philosophie⁷³ ». C'est donc la tâche à laquelle il va s'atteler, encouragé par Arnaud Du Ferrier et Valerio Faenzo, et avec l'aide de Dieu.

Instruire... et plaire

Le second chapitre du premier livre des *Mythologiæ* de Conti est intitulé « De l'utilité des fables ». Tel sera bien, en effet, le premier critère de l'auteur qui s'efforcera d'y découvrir « ce qu'elles contiennent de profitable à la vie humaine⁷⁴ », délaissant les histoires qui ne peuvent

70. Baudouin, I, 1, p. 1 : « Cum tantam esse perspicio cognitionis antiquarum fabularum vtilitatem [...] quas poëtæ veteresque sapientes suis scriptis inseruerunt, quantum nullo orationis genere complecti possem, admirabile quiddam profecto mihi videri solet, cur nullus ex antiquis scriptoribus ad hanc vsque diem universam insignium fabularum explicationem susceperit. » (Conti, I, 1, A1^v, p. 1)

71. Baudouin, I, 1, p. 2.

72. *Ibid.*

73. *Ibid.* : « si quis nonnullas explicauerit, eam tantum declarationem attigerit, quæ pertinebat ad exteriorem corticem fabularum, hoc est ad simplicem & omnibus obuiam explicationem. Qui vero altissima & occultissima fabularum secreta denudauerit, qui philosophiæ dogmata ex obscuris fabularum tenebris in lucem eduxerit [...] adhuc repertus est nemo, vt mihi quidem videtur, tolerabilis. » (Conti, I, 1, A1^v, p. 2) Hervé Campagne écrit, au sujet des traductions d'Ovide : « la référence anonyme à d'autres auteurs constitue aussi un topos de l'exorde allégorique, qui transparaîtra encore dans les grandes mythographies de la seconde moitié du XVI^e siècle. » (Hervé Campagne, *op. cit.*, p. 52) Il donne l'exemple de Natale Conti (*ibid.*, p. 52, n. 6). C'est ce qu'il appelle « le mythe du discours fondateur » (*ibid.*, p. 171).

74. Baudouin, I, 2, p. 2 (Conti, I, 2, A1^v, p. 2).

« apporter aucun avantage⁷⁵ ». C'est pourquoi les choix qu'il opérera ne seront pas gratuits : point de récits de métamorphoses s'ils ne peuvent être une occasion d'édifier le lecteur, point de monstres ou de prodiges. Seules mériteront d'être retenues

les Fables qui élèvent les hommes à la contemplation des choses celestes, qui les dressent & conduisent à la vertu, qui les destournent des voluptez & des plaisirs desreglez, qui descouvrent les secrets de nature, qui menent et guident aux sciences necessaires à la vie humaine; qui montrent en somme à vivre en integrité de moeurs...⁷⁶

C'est à l'art du médecin qui prépare des remèdes efficaces à partir de plantes vénéneuses et de bêtes venimeuses que Conti compare le travail qu'il entreprend.

Toutefois, le plaisir n'est pas dédaigné pour autant. Conti espère fournir à ses lecteurs des explications claires qui leur procureront « plaisir et profit⁷⁷ » : *topos* horatien qui a traversé tout le Moyen Âge. Les mots choisis par le traducteur pour rendre *utilitas* et *voluptas* sont ceux-là mêmes qu'on trouve, à la fin du XIV^e siècle, sous la plume d'Évrart de Conty, qui considère que la fiction enveloppe « une sentence plaisant et delitable, et moult souvent une moralité qui est de grant profit⁷⁸ ». Pour Natale Conti, les histoires, inventées par des sages, doux assaisonnement de la vie humaine et consolation notoire dans nos

75. *Ibid.* : « quid vtile humanæ vitæ sub illis contineretur debemus inuestigare [...] illis interim neglectis, quæ nihil nobis conferre videbuntur. » (Conti, I, 2 A2^r, p. 3)

76. Baudouin, I, 2, p. 3 : « eas tantum fabulas simus explanaturi, quæ homines ad rerum coelestium cognitionem erigunt, quæ instituunt ad probitatem, quæ deterrent ab illegitimis voluptatibus, quæ patefaciunt arcana naturæ, quæ vel ad scientias denique rerum necessariorum humanæ vitæ, vel quæ ad integritatem perducant... » (Conti, I, 1, A1^v-A2^r, p. 2-3)

77. Baudouin, I, 1, p. 1 : « plurimum et vtilitatis et voluptatis » (Conti, I, 1, A1^v, p. 2)

78. Évrart de Conty, *Le Livre des Eschez amoureux moralisés*, Françoise Guichard-Tesson et Bruno Roy [éd.], Montréal, CERES, 1993, p. 25. Voir aussi *ibid.*, p. 2 : « affin que ceulx qui y regardent, avec la recreacion et le delit qu'ilz y pourront prendre, aucun profit aussi en puissent rapporter. » Ce qu'Évrart de Conty dit de la fiction, quelle qu'elle soit, s'applique en particulier aux mythes et aux fables mythologiques auxquels son œuvre accorde une large place.

malheurs, « nous fournissent avec un singulier plaisir des enseignemens pour bien régler nostre vie, ausquels, n'estoit le plaisir des Fables, nous tournerions bien tost le dos⁷⁹ ». Ainsi, comme le dit Guy Demerson, « la Fable est un beau mensonge qui apporte la *delectatio*⁸⁰ », et cette vision issue de l'Antiquité est encore partagée par les mythographes de la Renaissance.

Révéler un Dieu unique

Comme ses prédécesseurs médiévaux, comme ses contemporains également, Conti s'efforce de concilier la prolifération des dieux avec la croyance en un Dieu unique. Le chapitre 8 du livre I s'applique à prouver « qu'il faut nécessairement qu'il y ait un Dieu⁸¹ ».

Car s'il y en a plusieurs, il faut nécessairement que ce nombre de Dieux viennent de l'imbecillité et de l'insuffisance de chacun d'eux. S'ils sont imbecilles & insuffisants, comment les peut-on appeler Dieux?⁸²

Au terme de sa démonstration, une conclusion s'impose :

Il n'y a donc qu'un Dieu, éternel, tout-puissant, tout-bon, tres-heureux... Concluons donc que les Dieux des Anciens ne sont pas Dieux; mais que de telles fables contiennent en partie les secrets de Nature, en partie façonnent les mœurs des hommes, & en partie sont fictions forgées au cerveau du Vulgaire...⁸³

79. Baudouin, I, 2, p. 3 : « Hinc enim cum singulari oblectatione ea percipimus vitæ recte degendæ præcepta, quibus sine suauitate fabularum terga continuo verteremus. » (Conti, I, 2, A2^v-A3^r, p. 4-5)

80. Guy Demerson, *La Mythologie classique dans l'œuvre lyrique de la Pléiade*, Genève, Droz, 1972, p. 33. Sur le plaisir né du dévoilement, voir Hervé Campagne, *op. cit.*, p. 191-192.

81. Baudouin, I, 8, p. 16 : « Quod vnus necessario sit Deus. » (Conti, I, 8, A8^v, p. 16.)

82. *Ibid.* : « Nam si plures sint Dii hunc ipsum Deorum numerum ob singulorum imbecillitatem esse necesse est. Ii si sint imbecilli, quo pacto sunt Dii appellandi? » (Conti, I, 8, A8^v, p. 16)

83. Baudouin, I, 8, p. 17-18 : « Est igitur Deus vnus, sempiternus, potentissimus, optimus, felicissimus... Non sunt igitur Dii alii antiquorum, sed fabulæ illa partim naturæ res occultas habent, partim mores informant, partim sunt inania vulgi figmenta... » (Conti, I, 8, B1^r, p. 17)

C'est un point sur lequel il s'attardera à plusieurs reprises. L'étape suivante consistera à montrer, dans le préambule du livre II, que ce Dieu unique et tout-puissant est « Auteur & Createur de toutes choses⁸⁴ », de sorte que, dans le chapitre suivant, Jupiter, qualifié par les anciens de père des dieux et roi des hommes, sera finalement réduit à la condition d'homme mortel, et notre mythographe de conclure, non sans humour, face aux multiples déplacements et transformations dont il est l'objet : « Peut-on voir de plus misérable condition que cette-là? Mais laissons Jupiter se transformer & promener à son aise⁸⁵. » La question sera à nouveau clairement posée par le titre du livre VIII et le préambule s'attache à résoudre l'apparente contradiction posée par le polythéisme : cette multitude de divinités n'est qu'un moyen d'illustrer l'ubiquité, l'omniscience et l'omnipotence divines. Du reste, presque tous les dieux ne sont-ils pas « ou freres de Jupiter, ou fils, ou petits-fils, ou conjoints par quelque alliance⁸⁶ », ce qui montre que les Anciens eux-mêmes ont voulu enseigner qu'il n'y a qu'un Dieu?

Un siècle et demi plus tôt, Évrart de Conty ne parlait pas différemment :

Sanz faille, aucuns en parlent autrement et dient qu'il est vray et que de ce nulz ne s'en doit doubter, qu'il n'est que un seul dieu, ne ces anciens sages ne vouloient aussi que de un seul dieu parler, maiz pour aucunes consideracions diverses quant a nous qu'ilz avoient d'icellui Dieu qui gouverne le monde, ilz le nommoient aussi de divers noms [...]. Et semble que ceste seconde maniere de parler des dieux est fondee sur ce que Dieu est en tous lieux et en tous temps presens, sy come dient les theologiens et aussi font les sages philosophes, et que sans la presence de sa vertu, riens ne se peut commencer ne parfaire; et ainsy ilz parloient d'icellui

84. Baudouin, II, 1, p. 73 : « omnium rerum autor & creator » (Conti, II, E5^v, p. 74.)

85. Baudouin, II, 2, p. 107 : « qua conditione quid dici aut excogitari potest miserius? Sed Iovem multiplicem ac per omnia vagantem relinquamus... » (Conti, I, 1, G7^v, p. 110)

86. Baudouin, VIII, 1, p. 841 : « omnes prope antiquorum Deos vel Iovis fratres, vel filios, vel nepotes, vel aliqua affinitate coniunctos, inueniemus. Ex quo patet nihil aliud significare voluisse antiquos, quam vnum esse Deum, vnum rerum omnium gubernatorem... » (Conti, VIII, 3E7^r, p. 813)

Dieu tout seul, a tous propos diversement nommé, sy come cilz disoient⁸⁷.

Pour Natale Conti, les hommes eurent de tout temps l'intuition de la Providence qui gouverne le monde; mais comme Platon, il reproche aux anciens de leur avoir attribué toutes sortes de conduites répréhensibles et immorales qui ne sont guère compatibles avec la divinité⁸⁸. C'est ainsi qu'il écarte les témoignages selon lesquels Jupiter aurait enlevé Ganymède pour son pur plaisir; il préférera la version de Xénophon selon laquelle « Ganymede fut enlevé aux cieux plustost pour la beauté de son esprit & prudence, que pour celle de sa personne⁸⁹ ». Ainsi Ganymède deviendra-t-il une image de l'âme humaine assoiffée de transcendance, que Dieu attire à lui⁹⁰.

Proposer un choix d'interprétations

Déjà, Jean Seznec faisait remarquer que les dieux de l'Antiquité ont pu survivre grâce aux diverses interprétations par lesquelles les Anciens eux-mêmes expliquaient l'origine et la nature de leurs divinités. Il ramène essentiellement à trois l'ensemble de ces interprétations : historique, cosmique ou morale⁹¹. Elles traverseront tout le Moyen Âge

87. Évrart de Conty, *Le Livre des Eschez amoureux moralisés*, *op. cit.*, p. 64-65.

88. Voir Conti, I, 7, A8^r, p. 15. Dans le chapitre consacré à Vulcain, Natale Conti cite Platon : « Atque poetæ cogendi sunt vt moderata vtantur oratione, vt Iunonis vincula a filio, & a patre Vulcanum deiectum. » (Conti, II, 6, K1^r p. 145)

89. Baudouin, IX, 14, p. 1016 : « Ganymedem propter animi pulchritudinem & prudentiam potius quam formam corporis, in coelum ascitum esse voluerunt. » (Conti, IX, 13, 3R3^r, p. 997)

90. Le traducteur ajoute un long développement où il s'indigne de la folie de ceux qui ne voient sous les fables qu'« ordures & pollutions ». (Baudouin, IX, 14, p. 1017)

91. « Ou bien les mythes sont la relation, plus ou moins dénaturée, de faits historiques, dont les acteurs furent de simples hommes, élevés au rang des immortels. Ou bien, ils expriment la combinaison ou la lutte des puissances élémentaires dont est constitué l'univers : et les dieux sont alors des symboles cosmiques. Ou bien, ils ne sont que le revêtement fabuleux d'idées morales et philosophiques — et les dieux, dans ce cas, sont des allégories. » (Jean Seznec, *op. cit.*, p. 13) Voir aussi Paule Demats, *Fabula : trois études de mythographie antique et médiévale*, Genève, Droz, 1973, p. 3 : les fables païennes « ont donc été sauvées d'abord par leurs allégories, c'est-à-dire par les interprétations qu'en avaient données jadis l'Antiquité elle-même et que les grammairiens et les mythographes avaient conservées. »

et c'est bien à ces diverses catégories que se réfère Évrart de Conty, à la fin du XIV^e siècle, lorsque, après avoir développé trois « exposicions » de la figure de Saturne (il est la première planète, le temps qui passe, le premier roi de Crète), il évoque les interprétations morales sans s'y attarder (Saturne peut signifier la prudence ou la « divine sapience »), car elles lui semblent moins à propos que celles qu'il a retenues, et il justifie ainsi son choix :

Et a la verité, elles sont mielx aussi selon l'entencion des anciens poetes que les autres parfondes moralités ne sont, car ilz veullent tousdiz en leurs fabuleuses paroles communement parler d'aucune histoire ou d'aucune secrete chose appartenant au ciel ou au fait de nature, et a la foiz entremellent il bien ces troiz choses ensemble⁹².

Natale Conti reste fidèle à ce schéma, même si l'énoncé de ses intentions met évidemment sur la voie des interprétations qu'il privilégiera. Lorsque, dans le premier chapitre de l'ouvrage, Conti déplore que personne n'ait encore dévoilé les enseignements cachés sous la fable, il en énumère trois sortes : « demonstrer les actions & les forces de la nature, ou façonner les moeurs & bien dresser nostre vie, ou manifester les effects & mouvements des estoilles⁹³ ». Le recours aux explications naturelles et planétaires encadre ici l'interprétation morale à laquelle il accorde toutefois sa pleine place dès la fin du chapitre⁹⁴. Plus tard, à la fin du chapitre consacré à Apollon, Conti distinguera d'ailleurs entre deux types de mythes :

Les fables qui sont faite [*sic*] touchant les Dieux des Payens, concernent la consideration des choses naturelles ou astronomiques, et celles qui sont faites touchant les hommes

92. Évrart de Conty, *op. cit.*, p. 76. Interprétations de nature « morale, naturelle, historique », dira-t-il également.

93. Baudouin, I, 1, p. 2 : « *aut ad vires actionesque naturæ patefaciendas pertinentia, aut ad mores informandos, vitamque recte instituendam, aut ad vires motusque astrorum intelligendos.* » (Conti, I, 1, A1^v, p. 2) Le livre X reprend cette distinction de façon binaire (explications naturelles ou morales).

94. Voir ci-haut p. 167-169 et note 75.

servent pour dresser la vie humaine & l'amender de mieux en mieux⁹⁵.

La distinction est reprise au début du livre X où l'auteur explique à nouveau comment les anciens ont cherché, sous le couvert des fables, à expliquer le monde élémentaire et planétaire et à façonner les mœurs. Mais il ne néglige pas non plus l'interprétation historique évhémériste et cette introduction se termine par une nouvelle distinction tripartite qui fait la place à ce type d'explication qu'il a aussi largement utilisée au cours de son traité :

Or ce que les fables Grecques ont de rare & singulier, c'est que les unes admettent une explication historique, naturelle & morale; les autres n'en contiennent qu'une naturelle; les autres morale, au traictié desquelles nous proposerons en quelques-unes toutes lesdites expositions, és autres une morale seulement ou naturelle, croyant que chascun les pourra facilement recueillir selon la capacité de son jugement⁹⁶.

C'est ainsi que Jupiter est d'abord présenté comme un homme que tous les peuples revendiquent à cause de ses bienfaits; et chez les Grecs, on nomma tous les rois de ce nom en souvenir des « bons offices » attribués au premier Jupiter qui, entre autres, « apprit à servir & adorer les Dieux à ceux qui vivaient comme bestes sauvages⁹⁷ ».

95. Baudouin, IV, 11, p. 346 : « Nam fabulæ quæ de Diis finguntur, ad rerum naturalium aut astronomicarum considerationem spectant; quæ de hominibus, ad vitam mortalium informandam et in melius vertendam. » (Conti, IV, 10, Z7^v, p. 366)

96. Baudouin, X, p. 1045 : « Illud vero admirabile fuit in Græcorum fabulis, quod earum nonnullæ historicam & physicam & ethicam narrationem admittunt, cum aliæ naturalem tantum, aliæ moralem solam contineant. Atque nos in nonnullis omnes has explicationes proponemus, in aliis vel moralem tantum, vel naturalem, cum facile esse vnicuique censeamus hæc esse pro iudicio colligere. » (Conti, X, 3S7^v, p. 1022)

97. Baudouin, II, 2, p. 76 : « ferino more viuentes ad cultum Deorum erexit. » (Conti, II, 1, E7^v, p. 77)

Conti justifie donc l'extrême liberté avec laquelle il peut choisir parmi ces interprétations⁹⁸. Il a d'ailleurs fait remarquer préalablement (I, 3) que les histoires mythologiques qu'il a choisi de commenter ne se laissent pas aisément enfermer dans les catégories traditionnelles. Aussi propose-t-il de s'en tenir au terme général d'*allégorie*, qui désigne moins un type d'histoire qu'une méthode d'interprétation⁹⁹. Le livre X, qui offre un récapitulatif des choses essentielles, témoigne de cette liberté de choix. L'auteur y annonce le ou les types d'interprétations retenus avec les trois adverbess *Historice*, *Physice*, *Ethice*. Ainsi le sommaire sur Jupiter est organisé en trois parties : *De Iove historice / At Physice / Quæ Ethice*¹⁰⁰. En fait, seuls Jupiter et Saturne mériteront les trois développements, mais peu échappent à l'interprétation morale.

Cette dernière est très souvent mise en lien avec la religion chrétienne, Conti estimant qu'une éthique universelle transcende, en quelque sorte, les différentes conceptions de la divinité¹⁰¹. Un même mythe peut même recevoir plusieurs explications de ce type, puisque

98. Cette polysémie du mythe avait été soulignée avant lui par Boccace : « Sciendum est his fictionibus non esse tantum vnicum intellectum, quin imo dici potest potius polisenum, hoc est multiplicium sensum. » (Giovanni Boccaccio, *Genealogie Deorum Gentilium Libri*, Vincenzo Romano [éd.], Bari, G. Laterza & Figli, 1951, vol. 1, L. 1, chap. 3, p. 19 : « Il faut savoir qu'il n'y a pas, dans ces fictions, une seule signification, bien au contraire, on peut dire que le sens en est multiple » [nous traduisons])

99. « Cum fabulas has ad veram interpretationem deducimus, esset interpretationi proprium nomen tribuendum, sed adhuc sine illo persistit, nisi appellemus *allegoriam*. » (Conti, I, 5, A4^v, p. 8) Sur le terme « allégorie », voir les remarques d'Hervé Campagne, *op. cit.*, p. 46-49. Sur l'origine et l'histoire de ce mot, voir Jean Pépin, *op. cit.*, p. 87-92.

100. Conti, X, 3S7^v-8^r, p. 1022-1023. On notera toutefois que, dans la majorité des cas, le type d'interprétation n'est pas identifié. Baudouin traduit *physice* tantôt par *physique*, tantôt par *naturelle*.

101. Selon Elliott M. Simon, « Conti argues that the textual versions of Classical myth, philosophy and Christian doctrine aspire to a universal ethic even though they are derived from radically different conceptions of divine authority. Conti creates an ahistorical mythology... » (Elliott M. Simon, *op. cit.*, p. 98 : « Conti soutient que les versions textuelles des mythes classiques, la philosophie et la doctrine chrétienne aspirent à une éthique universelle, même s'ils dérivent de conceptions radicalement différentes de l'autorité divine. Conti crée une mythologie anhistorique. » [nous traduisons])

les grands maîtres que furent les anciens en matière de fables « les ont accommodées à plusieurs sens, afin qu'on en peut tirer d'autant plus de profit¹⁰² ». Le châtement de Sisyphe, par exemple, illustre la punition d'un orgueil et d'une ambition démesurés puisqu'il a aspiré à devenir immortel; mais il représente aussi celui qui s'efforce de s'élever à la tranquillité et au repos de l'esprit, mais retombe sans cesse en de nouvelles perturbations¹⁰³.

Une cohérence problématique

Nous avons souligné à plusieurs reprises le soin porté par notre auteur à faciliter la consultation de l'œuvre : chaque chapitre, auquel est donné un titre de divinité, présente un canevas comparable, passant en revue les mêmes éléments et articulé avec des formules de transition identiques. L'œuvre est donc construite comme un ouvrage de référence, permettant l'accès — rapide? — à des renseignements précis, appuyés par les autorités et exhaustifs, ce qui en fait, du même coup, une œuvre pleine de répétitions et d'une grande monotonie, du moins pour le lecteur moderne. Était-elle destinée à une lecture linéaire?

La séquence des titres des livres II à IX suggère une organisation cohérente de l'ensemble du propos. En réalité, une étude plus attentive montre que seul le préambule qui suit le titre développe précisément l'idée annoncée, et aucun ne justifie pleinement la présence des divinités qui y sont regroupées, l'auteur procédant plutôt par diverses associations de généalogie, d'attributions, etc.¹⁰⁴ De nombreuses surprises attendent donc le lecteur. Donnons-en quelques exemples.

102. Baudouin, VI, 18, p. 627 : « Tanta vero præstantia fuit antiquorum artificum in fabulis confingendis, ut non vnam rem tantum sub his contineri voluerint, sed illas in diversas sententias posse distrahi, vt multiplex vtilitas ex his caperetur. » (Conti, VI, 17, 2R1^r, p. 626)

103. Sur l'interprétation du mythe de Sisyphe par Natale Conti, voir Eliott M. Simon, *op. cit.*, p. 98-101.

104. Sur l'organisation d'ensemble et les problèmes qu'elle pose, voir Domenico Bassi, « Un'opera mitologica del secolo XVI », *Rendiconti*, série 2, vol. LXX, Milan, R. Istituto Lombardo di scienze e lettere, 1937, p. 9-20, en particulier, p. 12-18; Rosa María Iglesias Montiel et María Consuelo Alvarez Morán, *op. cit.*, p. 15-18.

Dans le livre IV qui veut montrer pourquoi Lucine présidait aux accouchements¹⁰⁵, les Pénates, le Génie et les Lares, qui gardent le Foyer et président au développement de l'enfant, succèdent de façon naturelle à Lucine, mais la suite est introduite par un lien assez lâche :

Après avoir exposé les genealogies, les charges & les offices, & les autres descriptions concernans les Dieux qui reçoivent en leur protection les enfans nouvellement nez, ce ne sera pas mal à propos si nous traittons consequemment de ceux qui entreprennent de les instruire és arts esquelles ils voient que leur Genie les inclinoit le plus¹⁰⁶.

Ainsi commentera-t-il Pallas (chap. 5) qui, comme déesse de la sagesse, est propre à l'éducation des jeunes gens. Lui succéderont, avec des liens parfois bien ténus, Prométhée, Atlas, la Fortune, etc. Dans le livre V, en principe consacré aux Jeux publics¹⁰⁷, seuls les quatre premiers chapitres en parlent véritablement; après quoi Conti renonce encore plus cavalièrement au sujet annoncé : puisque ses sources en parlent, somme toute, assez peu, il pense en avoir assez dit et décide de parler d'autres sujets pertinents pour le plan d'ensemble...¹⁰⁸ qu'on a du mal à percevoir. Une quinzaine de dieux ou groupes de divinités feront l'objet des chapitres suivants.

Le livre VII semble consacré à ceux qui ont mérité la gloire¹⁰⁹, et l'on comprend que le premier chapitre s'attarde longuement aux exploits

105. Voir note 39.

106. Baudouin, IV, 6, p. 283 : « Existimo sane nos rem minime absurdam esse facturos, si post eorum Deorum explicationem, qui natos infantes excipere putabantur, Deos illos exposuerimus, qui pueros erudiendos iis artibus excipiebant, ad quas Genius ipse credebatur impellere. » (Conti, IV, 5, T4', p. 295)

107. « Cur Olympica, aliaque certaminum genera fuerint instituta. » (Conti, V, 2C8', p. 416)

108. « Nunc reliqua ad institutum opus pertinentia persequamur. » (Conti, V, 4, 2E2', p. 435 : « Poursuivons maintenant les autres sujets relatifs à l'ouvrage entrepris » [nous traduisons])

109. Voir note 42.

d'Hercule. On est plus étonné d'y voir figurer Térée (chap. 10) dont l'histoire est présentée dans la traduction de Baudouin comme un « exemple singulier de la vengeance divine contre les incestueux et lascifs¹¹⁰ ». Sans doute Conti procède-t-il par association d'idées puisque le chapitre précédent, consacré aux exploits de Thésée, rappelle que même les plus courageux se laissent aller aux plaisirs de la chair et en sont punis.

La préface du livre VIII, consacrée à la nécessité d'un dieu unique¹¹¹, finit abruptement par la phrase suivante : « Or entrons maintenant en la consideration de ce que nous avons délibéré de traiter, & premierement de l'Océan¹¹². » Sur les vingt-cinq chapitres, dix-sept auront en effet un lien avec la mer, sans qu'on voie le lien avec le titre annoncé, pas plus qu'on ne comprend les relations avec les chapitres restants.

Conscients de cette ambiguïté, les traducteurs français font précéder les livres I à IX d'un sommaire donnant le titre des chapitres, le préambule devenant, des livres II à IX, le chapitre 1, dès lors muni d'un titre adéquat¹¹³.

Parcours linéaire et index

S'il est relativement aisé pour le lecteur de parcourir linéairement les premier et dernier livres, les autres réservent donc de nombreuses surprises quant à leur contenu. De plus, certains sujets qu'on s'attendrait à voir groupés sont étrangement dissociés. Par exemple, Diane, associée dans le livre III à Hécate et à la Lune, est séparée de son frère jumeau Apollon, qui apparaîtra au livre IV¹¹⁴. Dans le livre VII, cinq chapitres

110. Baudouin, VII, 9, p. 756.

111. Voir note 43.

112. Baudouin, VIII, 1, p. 841 : « Verum ad institutum opus iam accedamus, & de Oceano primo transigamus. » (Conti, VIII, 3E7^r, p. 813)

113. Ce qui explique le décalage dans la numérotation des chapitres des livres II à IX.

114. Conti, « *De Diana* », III, 18, R2^v, p. 260; Conti, « *De Apolline* », IV, 10, Y3^r, p. 341.

séparent l'histoire de Persée (chap. 18) de celle de Méduse et des Gorgones (chap. 11 et 12). Cette composition extrêmement lâche de l'ensemble explique que Conti ait pu aisément ajouter six nouveaux chapitres à la fin du livre VIII dans l'édition de 1581. La structure même des chapitres présente certains flottements. Par exemple, dans le chapitre consacré à Jupiter, une première transition introduit l'« exposition physique » de Jupiter, mais quelques pages plus loin, une nouvelle formule annonce une autre série d'interprétations¹¹⁵.

Dès lors, on comprend l'utilité, voire la nécessité des index. S'inscrivant dans la ligne de la tradition encyclopédique et des autres mythographes, l'édition de 1567 propose quatre index : le premier répertorie le sujet des fables¹¹⁶, le deuxième, le nom des auteurs et des ouvrages, tandis que le troisième présente les choses notables contenues dans le traité; le dernier fournit l'explication des noms de ceux qui apparaissent dans les fables¹¹⁷. Le premier et le dernier index ne figurent plus dans les éditions subséquentes, mais deux nouveaux apparaissent, l'un consacré aux noms de lieux, l'autre aux plantes et animaux consacrés aux dieux¹¹⁸.

115. « Cæterum nunc reliquum est, vt quid per hæc senserint ii qui fabularum figmenta ad naturæ opificium accommodarunt & qui Iovem sempiternum esse dixerunt, inquiramus. » (Conti, II, 1, G2^r, p. 99 : « Il nous reste maintenant à nous demander ce qu'ont perçu dans ces récits ceux qui ont adapté les fictions des fables à l'œuvre de la nature et qui ont dit que Jupiter était éternel » [nous traduisons]) « Age vero nunc quid sub harum fabularum figmento occultauerint antiqui. » (Conti, II, 1, G5^r, p. 105 : « Voyons maintenant ce que les anciens ont caché sous la fiction de ces fables. » [nous traduisons])

116. « Nomina illarum fabularum quæ in hoc volumine continentur. » (Conti, 4H8^{r-v}, fol. 308 : « Noms des fables qui sont contenues dans cet ouvrage. » [nous traduisons])

117. « Nominum illorum, quæ in ipsis fabulis continentur explicatio. » (Conti, 4O2^r-4Q4^r, fol. 330^r-340^r : « Explication des noms qui sont contenus dans les fables mêmes. » [nous traduisons])

118. On peut penser que le premier index faisait double emploi avec l'index des choses notables. L'édition de 1583 contient donc quatre index ainsi nommés : 1) « Catalogus nominum variorum scriptorum et operum, quorum sententiæ vel verba in his libris Mythologicis citantur » (Conti, *4^{r-v} : « Catalogue de noms des auteurs et des œuvres dont les idées ou les mots sont cités dans ces livres sur la mythologie » [nous traduisons]); 2) « Index rerum memorabilium, quæ in his mythologicis libris inueniuntur » (Conti, 4D7^r-4G6^r : « Index des choses mémorables contenues dans

Il s'agit donc de doter l'ouvrage d'un ensemble d'index qui permettent au lecteur de naviguer aisément au sein de cette immense compilation et de l'utiliser comme un manuel de référence. On peut ainsi penser que les *Mythologiæ* étaient utilisées comme, de nos jours, un dictionnaire de mythologie. Les dictionnaires de la Renaissance se sont d'ailleurs largement abreuvés aux sources que représentaient les mythographes italiens, sans qu'on puisse identifier précisément les emprunts, puisqu'ils se contentent souvent de reprendre les éléments du mythe, sans en fournir la provenance exacte¹¹⁹.

Après la mort de Charles Estienne, les éditeurs successifs de son *Dictionarium*¹²⁰ continueront d'enrichir les éditions successives de nouveaux développements, notamment d'emprunts à Natale Conti pour la mythographie. Ils copieront même en tête de l'ouvrage le deuxième chapitre du livre 1 consacré à l'utilité des fables, comme on le voit dans un exemplaire également conservé à l'UQAM, sous le titre de *Dictionarium historicum, geographicum, poeticum : gentium, hominum, deorum, gentilium, regionum, locorum, ciuitatum, equorum, fluuiorum, sinuum, portuum, promontoriorum, ac montium, antiqua,*

ces livres sur la mythologie » [nous traduisons]); 3) « Index regionum, vrbium, locorum nomina, quæ originem ceperunt a filiis variorum Deorum antiquorum » (Conti, 4G6^r-7^r : « Index des noms des régions, des villes et des lieux qui tirent leur origine des enfants des anciens dieux » [nous traduisons]); 4) « Quæ plantæ, et quæ animalia a quibus Diis antiquitus consecrata » (Conti, 4G7^v-4G8^r : « Quelles plantes et quels animaux étaient consacrés à quels dieux dans l'Antiquité » [nous traduisons]). On notera que le premier est placé avant le texte.

119. Voir De Witt T. Starnes et E. William Talbert, *Classical Myth and Legend in Renaissance Dictionaries*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1955, p. 140, cités par John Mulryan, *op. cit.*, p. 63 : « by the end of the sixteenth century, no schoolboy could have used the *Dictionarium historicum* without running across some references to Comes and Gyraldus at least. » (« à la fin du seizième siècle, aucun écolier ne pouvait avoir utilisé le *Dictionarium historicum* sans être tombé sur des références au moins à Comes et à Gyraldus. » [nous traduisons]) Sur les dictionnaires, voir *ibid.*, p. 63-65.

120. *Dictionarium historicum ac poeticum : omnia gentium, hominum, locorum, fluminum, ac montium antiqua recentioraque ad sacras ac prophanas historias, poetarumque fabulas intelligendas necessaria vocabula, bono ordine complectens*, Paris, Charles Estienne, 1553, 611 p.

*recentioraque, ad sacras ac prophanas historias poëtarumque fabulas intelligendas necessaria, Nomina, quo decet ordine complectens*¹²¹.

De même, il est difficile de savoir dans quelle mesure les humanistes français, notamment les poètes, ont puisé dans l'œuvre de Conti, mais elle est citée dans le *Commentaire des Amours* de Marc-Antoine Muret, qui répertorie les auteurs lus par les poètes de la Pléiade¹²². En revanche, l'influence de Natale Conti sur la littérature anglaise de la Renaissance a été largement étudiée¹²³. Mais les Beaux-Arts lui sont eux aussi redevables. Ainsi Ernst Hans Gombrich a-t-il montré, tout en jugeant durement le pédantisme et le manque d'esprit critique de notre auteur, que le tableau de Poussin intitulé « Paysage avec Diane et Orion », peint en 1658, ne peut se comprendre parfaitement qu'en référence au texte des *Mythologiæ*¹²⁴.

121. Cet ouvrage fut publié à Lyon chez Thomas Soubron en 1595. Il porte la cote YAG8. L'extrait des *Mythologiæ* figure au fol. ¶ 4^r : « Ex Natalis Comitibus Mythologiæ libro primo, capite secundo. De fabularum seu fictionum Poeticarum utilitate. » (« Extrait du livre I des *Mythologies* de Natale Conti, chapitre 2. De l'utilité des fables ou des fictions poétiques » [nous traduisons])

122. Voir à ce sujet Jean Seznec, *op. cit.*, p. 359-363 et Hervé Campagne, p. 168, n. 4. Geoffroy Linocier, auteur du traité *Mythologia Musarum*, qui apparaît dans l'édition de 1583, était lui-même un ami de Ronsard. Guy Demerson établit, par exemple, un rapprochement entre l'*Hymne de la Mort* de Ronsard et un passage des *Mythologiæ* (Conti, III, 13), mais rien ne prouve qu'il s'agit d'un emprunt direct (Guy Demerson, *op. cit.*, p. 439, n. 159).

123. Voir en particulier Mulryan-Brown, *op. cit.*, chap. IV, p. 113-205. Pour son influence sur Francis Bacon, voir Charles W. Lemmi, *op. cit.*, 1933; Barbara Carman Garner, *op. cit.*

124. Voir Conti, « *De Orione* », VIII, 13, 3I5^v-3K1^r, p. 874-888. Ernst Hans Gombrich écrit dans « The Subject of Poussin's Orion », *Symbolic Images. Studies in the Art of the Renaissance*, New York, Phaidon, 1972, p. 119-121 : « To the circle of scholars who were accustomed to see "the teachings of Natural and Moral Philosophy hidden in the fables of Antiquity", the cloud rising in the grandiose scenery represented the whole myth again on a higher plane : the eternal drama of the "mutual generation and destruction of the elements". » (« Aux yeux du cercle des érudits habitués "aux enseignements de la philosophie naturelle et morale cachés dans les fables de l'Antiquité", le nuage s'élevant de ce paysage grandiose représentait le mythe porté à un niveau plus élevé : le drame éternel de l'enseignement et de la destruction réciproque des éléments. » [nous traduisons])

Les contemporains ont porté sur l'œuvre de Conti des jugements fort divers : alors qu'il est condamné par Scaliger comme peu fiable¹²⁵, sa réputation semble néanmoins fermement établie parmi ses contemporains. La popularité de l'ouvrage en France est montrée par le nombre des éditions de l'œuvre latine et de ses traductions. Dans son *Grand dictionnaire historique* (1674), Moreri dit de Conti qu'il passa pour « l'un des plus sçavans hommes de son temps ». Et en 1690, l'article « Mythologie » du *Dictionnaire* de Furetière montre que Conti demeure le mythographe par excellence : « Histoire des Dieux et des Heros fabuleux de l'Antiquité, & l'explication des mysteres de leur fausse Religion, de leurs Fables et Metamorphoses. Noël Le Comte, autrement *Natalis Comes*, a escrit de la *Mythologie*¹²⁶. » En 1738, dans *La Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*, l'abbé Antoine Banier, mythographe évhémériste, portant un jugement sur les grands traités mythographiques de ses prédécesseurs, donne la palme à Natalis Comes et regrette seulement qu'il n'ait pas accordé assez d'importance à l'explication historique, tandis qu'il juge plus sévèrement les autres¹²⁷.

125. Dans sa lettre à Calvisius (*Epistolæ*, XIV, ép. 309), Scaliger affirme, au sujet de Conti : « ut scriptorum quorundam minorum gentium mentione, qualis est Natalis Comes, vir futilissimus, abstineas... » (cité par Jean Seznec, *op. cit.*, p. 271 et dans *DBI*, p. 456 : « Evitez de mentionner certains écrivains mineurs comme Natale Conti, homme très peu digne de foi. » [nous traduisons])

126. Antoine Furetière, *Dictionnaire universel contenant generalment tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, La Haye et Rotterdam, Reinier et Arnout Leers, 1690, t. 2, p. 1383.

127. Antoine Banier, *La Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*, Paris, Briasson, 1738, livre I, chap. I, art. I. N'ayant pu avoir accès à l'édition française de 1738, la citation est faite d'après la traduction anglaise de 1739, qui sera largement diffusée : « In front of them I place *Natalis Comes*, a learned author, who perhaps had render'd our labours on the same subject superfluous, if his too great prejudice in favour of the allegorical and moral sense had allowed him to give a little more application only to find out the history of the fable [...]. The *Mythology of Cartari*, and its continuation by Du Verdier, has nothing very instructive, nor well digested. The *Genealogy of the Gods* by *Boccace* has this peculiarity, that the author had been acquainted with, and cites books, which at present are not to be had. The work of *Lylio Giraldi* is extremely well done, so far as it goes, but besides that all the subjects we look for in a book of mythology are not to be found there, he has quite overlooke'd the history couch'd under the ancient fictions... » (*The Mythology and Fables of the Ancients explain'd from History*, vol. I, Londres, A. Millar, 1739 [réimp. New York, Garland Publishing, 1976], p. 7-8)

Si l'Église a pu s'alarmer au XVI^e siècle de la popularité de la mythologie, l'allégorie sera, comme aux siècles précédents, le prétexte permettant de la justifier et d'échapper à la censure. On sait que la mythologie occupera une place de choix dans les collèges des Jésuites au XVII^e siècle. Le père Gautruche, jésuite de Caen, achève en 1653 *L'Histoire poétique, pour l'intelligence des Poètes et auteurs anciens* qui comprend, entre autres, un essai sur la vérité des fables et qui sera bientôt suivie du *Pantheum mysticum* du père François Pomey, publié à Lyon en 1659 et appelé à devenir le manuel par excellence de références mythologiques pendant les deux siècles qui suivront. Il emprunte à Conti bon nombre de ses interprétations physiques et morales. Quant à *L'Histoire* de Gautruche, manuel officiel des collèges jésuites, elle sera remplacée par *l'Appendix de diis et heroibus poeticis* du père Joseph de Jouvençy, publié en 1705, qui s'inspire largement de son prédécesseur. Jouvençy y recommande l'œuvre de Conti dont lui-même s'inspire¹²⁸.

Dans ces conditions, on n'est pas surpris de trouver le traité de Natale Conti dans la bibliothèque du Collège Sainte-Marie et l'on est tenté de supposer que Kreuzburg, dont l'ex-libris daté de 1879 figure sur la page de titre, y fut professeur¹²⁹.

En définitive, malgré les aspects neufs et indéniablement renaissants de l'œuvre de Natale Conti, notamment l'utilisation de sources grecques inconnues de ses prédécesseurs, le substrat médiéval y est encore fortement présent. Et si le *Dictionnaire des Lettres françaises* souligne avec raison « la pureté philologique des versions choisies » pour les textes grecs et l'effort pour « rechercher l'origine des mythes, le noyau primitif qui a généré l'allégorie fabuleuse », qui font de lui un véritable humaniste, nous souscrivons sans réserve au jugement suivant, émis un peu plus loin sur notre mythographe : « et quoiqu'il s'en défende, il est

128. Voir Jean Seznec, *op. cit.*, p. 322-324 et Don Cameron Allen, *op. cit.*, p. 234-238.

129. Malheureusement, les registres qui figurent dans les Archives des jésuites au Canada ne fournissent pas le nom de Kreuzburg. Nous remercions Cindy Lépine, archiviste adjointe, pour les recherches qu'elle a effectuées.

l'héritier d'une tradition millénaire [...], celle de la méthode allégoriste qui s'obstine à chercher sous les intéguments de la fable le fruit de la sagesse antique¹³⁰. »

130. Article « Mythographie », *op. cit.*, p. 878-880.